

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Grandeur de la petite Thérèse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 185-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Grandeur de la Petite Thérèse

*«Le Père P. croyait ma voie bien douce et
ma ferveur toute enfantine.»*

(Lettre de la Sainte)

Avec Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, les chances d'échapper au devoir de sainteté se font terriblement rares.

Tout de même, il fallait trouver quelque chose. Alors on a empâté sa figure, au pinceau et à la plume¹, jusqu'à ce qu'elle cesse de paraître inquiétante, à force de candeur. Mais franchement, croyez-vous qu'avec le visage que lui donne la piété commerciale, elle aurait fait ce qu'elle a fait ? Pourtant cette image aura bien du mal à disparaître, d'une mignonne sainte, enfant gâtée de sa famille, de son couvent et de son Dieu. Si nous avons le courage de chercher hors de l'ornière somnolente, peut-être aurons-nous aussi la joie de rencontrer le visage autrement proche, autrement vrai de celle qui ne désirait pas mourir un jour de fête (comme on lui souhaitait) pour « ne pas faire d'extras ».

Et d'abord, il n'est pas tout à fait indifférent de suivre ses premiers pas, même à travers le style doucereux de ces premiers chapitres en terre familiale, où les invités les plus sur la pointe des pieds auront toujours l'air

¹ Il est juste de préciser ici qu'un ouvrage tel que celui de van der Meersch rompt décidément avec cette tradition.

d'intrus. Voyez un peu cette petite fille qui se trouve plus « gentille » avec des bras nus, qui minaude avec son papa, et se fait secrètement attentive au moindre murmure de louange sur le compte de sa belle mine. Ce sont là — pour notre consolation — de peu probables indices de sainteté.

Mais la mort de sa mère — Thérèse a quatre ans à peine — le départ au Carmel de ses sœurs la mûrissent âprement. Il ne lui en fallait pas tant d'ailleurs : un soir attristé de fête, la perte de son agneau lui apprend déjà la vanité des choses de ce monde, qui s'insinuent avec tant de douceur et finissent piteusement, comme une fossette en ride. Sa vocation est donc de dépit ? Pas de peur en tout cas, car, du coup, son entrée en religion va peiner ou indisposer ceux qu'elle aime, et puis le Supérieur s'y oppose, l'Evêque s'en réfère au Supérieur, et le Pape à Dieu. Cependant, la phrase pontificale d'évasive consolation : « Si Dieu le veut » avait ouvert à Thérèse le chemin de cette paix profonde qui ne la quittera plus, parce que désormais, elle attendra, elle souffrira, elle mourra « si Dieu le veut ».

Maintenant au moins va commencer le bonheur, loin du monde et près de Dieu ? C'est plutôt le malentendu qui commence. Heureusement, sainte Thérèse a tranché le cas, elle, si peu suspecte d'hyperbole, en termes vigoureux : « Le Carmel danse sur la corde raide, et c'est un miracle de chaque instant que Dieu ne le laisse pas tomber. » Cela veut dire entre autres que la Mère des religieuses n'est pas la mère de toutes les vertus : elle cancanne volontiers, brigue les faveurs, brise les oppositions, et veille plus au repos de son chat qu'à celui de la communauté. On comprend qu'elle voie sans trop de plaisir Thérèse, peu portée à la flatterie, et troisième d'une « dynastie Martin » qui semble s'ébaucher, « Les personnes du monde me croyaient le joujou de la communauté. » Le joujou, non, mais bien le jouet : toutes celles-là qui ne semblent entrer au couvent que pour sanctifier les autres exercent minutieusement le cœur sensible de Thérèse. Pour un pauvre petit oublié : « On voit, lui dit-on, que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans : les araignées tissent à tous les coins. » Coups d'épingle, manies, jalousies, brimades, mesquineries, toute la ronde

des vices conventuels tourne autour d'elle en rythme affolant. Thérèse voit clair et ne se bouche pas les yeux — une seule fois, petite, elle a joué à l'aveugle, a renversé un étalage de fruits et n'a jamais recommencé — ; elle ne lève pas les bras au ciel, ne méprise ni ne juge : « J'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée. »

Peine de cœur plus intime encore : ce père dont elle fut la « reine », une paralysie le fait sombrer dans une lente folie, avec de pauvres instants de lucidité. Dans le corps de Thérèse, la tuberculose avance sourdement. Et voici pour l'âme, ce qu'elle-même nous en dit : « Pour ne pas sourire en lisant ces pages, il faut que vous me connaissiez à fond, car est-il une âme apparemment moins éprouvée que la mienne ! Ah ! si le martyr que je souffre apparaissait aux regards, quel étonnement ! » Que racontent ces pages ? que se passe-t-il encore ? Le doute est entré en son âme, et le froid et la nuit, comme un brouillard qui ternit tout, ne laissant même plus voir à deux pas devant soi, si bien qu'on ne peut plus croire au soleil. Le ciel, sa consolation, se réduit à un rêve hasardeux, à un pays impossible. Thérèse, en décrivant cette épreuve, s'arrête, effrayée, de peur de blasphémer.

Nous ne pensons pas être infidèle à sa mémoire en insistant sur ce côté douloureux.

« Voyez-vous ce petit verre, dit-elle, en montrant une potion d'un rouge éclatant. On le croirait plein d'une liqueur délicieuse ; en réalité, je ne prends rien de plus amer. Eh bien ! c'est l'image de ma vie : aux yeux des autres, elle a toujours revêtu les plus riantes couleurs ; il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise, et c'était de l'amertume ! Je dis, de l'amertume, et pourtant ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume. »

Tant de malheur chez un enfant de Dieu ne doit pas nous faire perdre cœur. Thérèse n'aurait pas changé contre des extases ses humiliations. Il ne faudrait pas pour autant voir ici une espèce de recherche morbide de la douleur, du mépris, car elle s'en remet pour tout cela à Dieu. Quant au mépris, elle le trouvait encore trop glorieux et ne souhaitait que l'oubli.

Voilà une jeune fille qui ne s'est pas fait plus d'illusions sur la condition humaine que nos plus sombres auteurs. Thérèse sait cette peine d'être trouvée mauvaise aux yeux des autres — et à ses propres yeux — mais cette connaissance chez elle est aussi tranquille que lucide. Elle ne s'amuse ni ne s'irrite du mal qu'elle découvre en elle et dans les autres, mais travaille doucement à le corriger, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement, c'est-à-dire jusqu'à la mort. Ainsi, elle a obtenu la paix, plus encore que la joie, et il est frappant de voir combien de fois ces deux mots reviennent sous sa plume et avec quelles nuances. « Qui dit paix ne dit pas joie, ou du moins joie sentie... Ayant fait tout ce qui dépendait de moi pour répondre à Dieu, je ressentais au fond du cœur une grande paix. Toutefois, cette paix résidait dans l'intime, et l'amertume remplissait mon âme jusqu'aux bords... » — Et enfin, cette clef de la vie de Thérèse, et de la nôtre : « Pourquoi parler de joie délirante ? Cette expression n'est pas juste. C'est plutôt la paix qui devint mon partage, la paix calme et sereine. »

La réponse de Thérèse en est une entre tant d'autres à tous les visages d'angoisse. Cette réponse n'est pas stoïcienne : « Nous voudrions souffrir noblement, généreusement... Quelle illusion ! » Elle n'est pas existentialiste : « Si tu peux supporter en paix l'épreuve de ne pas te plaire à toi-même, tu donneras à Dieu un bien doux asile. » Mais elle a sur les autres l'avantage d'être vécue. Thérèse ne fut pas plus fière que Dieu, qui assumait la nature humaine. Elle tâchait seulement de ne se rechercher en rien, de se cacher aux yeux des autres, à ses propres yeux, et jusqu'aux yeux de Dieu. Et elle a fini par trouver la paix, avec Dieu, avec elle-même et avec les autres.

André RAPPAZ